

RENCONTRE DE TERRAIN ENTRE CHAMANS KOGIS ET SCIENTIFIQUES : OUVERTURES ET REBONDISSEMENTS

NOTE DE LECTURE

mai 2023 **Mathilde Lauret-Kempf**



*Kogis dans la Drôme
Photo :Philippe Brulois*

Signé **PAP**, n°66

Soucieux d'assurer la transition énergétique et, plus généralement, la transition de nos sociétés vers le développement durable, des professionnels de l'aménagement se sont réunis en association afin de promouvoir le rôle central que les démarches de paysage peuvent jouer dans les politiques d'aménagement du territoire.

Ce mois-ci, une note de lecture signée Mathilde Lauret-Kempf, architecte, urbaniste, auteure et illustratrice, et membre du collectif PAP.

Merci de la diffusion que vous pourrez donner à cet article !

**Paysages de
l'après-pétrole**
Collectif

L'ouvrage « Kogis, le chemin des pierres qui parlent – Dialogues entre chamans et scientifiques » d'Éric Julien explore une *terra incognita* pour nous, occidentaux, dans une démarche qui entre en résonance avec les préoccupations du collectif PAP, notamment par la méthode de travail mise en œuvre : des regards croisés sur les crises écologique et sociétale, abordés par l'écoute territoriale, la lecture de paysage collégiale et l'ouverture à l'altérité.

La présente analyse soulève plus de questions qu'elle ne pose de conclusions, elle doit donc être envisagée comme une invitation à la découverte et l'exploration. À part le paragraphe final qui ébauche une mise en perspective de cette expérience à partir des principes et réflexions de PAP, ce texte fait état des éléments évoqués dans le livre sans interprétation supplémentaire.

L'auteur, Éric Julien, est géographe, diplômé en sciences politiques, consultant. Stoppé net par un œdème pulmonaire alors qu'il arpentait les montagnes de Colombie en 1985, il a été recueilli et sauvé par les Kogis, un peuple descendant de sociétés précolombiennes sud-américaines à la culture plurimillénaire. À leur demande, Éric Julien s'engage à aider les Kogis à récupérer leurs terres ancestrales dont ils ont été dépossédés depuis l'arrivée des conquistadores en 1524, une situation qui perdure aujourd'hui avec les narcotrafiquants et la guérilla. Cette promesse deviendra réalité quand il crée *Tchendukua – Ici et ailleurs*¹ en 1997, une association française investie dans le rachat et la restitution de terres pour les peuples autochtones dans les hautes vallées de la Sierra Nevada de Santa Marta en Colombie. À ce jour, plus de trois mille hectares ont été rachetés et restitués aux Kogis, qui y ont réinstallé des familles, régénéré la forêt et ravivé la biodiversité.

Éric Julien a également cofondé en 2006 *l'École Pratique de la Nature et des Savoirs*² (EPNS) dans les hautes vallées du Diois (Drôme) pour expérimenter, former et mettre en œuvre des principes de développement humain durable, en lien avec la pensée kogie. Cette école développe des activités centrées sur la santé, les relations sociales, l'éducation, la transmission, l'agriculture, la gouvernance. Elle comprend une école primaire, un « laboratoire territorial d'expérimentation d'une remise en lien avec le vivant » et une ferme qui « expérimente de nouveaux modèles agricoles plus cohérents, plus globaux et plus en conscience de leur place sociétale ».

Population de philosophes et de poly-cultivateurs pratiquant une agriculture extensive proche des principes de la permaculture, les Kogis sont héritiers des Tayronas, le peuple historique de cette région dont des survivants ont fui les conquistadores dans les hautes vallées de la Sierra Nevada à près de cinq mille mètres d'altitude, préservant ainsi leur culture et leurs connaissances. Leur civilisation, toujours vivante, a été redécouverte et décrite par l'anthropologue colombien Gerardo Reichel-Dolmatoff dans les années 1950 seulement.

La montagne où vivent les Kogis est pour eux le centre du monde, la Mère Terre qui leur transmet les lois de Sé, c'est-à-dire les lois de la nature, un principe du tout qui existe dans d'autres cultures anciennes. Pour les Kogis, le monde physique est une projection de la Mère Terre, qui se trouve donc à l'origine de toutes les formes existantes, les minéraux, plantes, arbres, animaux, humains... « Le territoire et les phénomènes qui s'y déploient

étant une forme d'expression miroir des mystères du vivant »³. Pour vivre en harmonie avec les lois de la vie, les Kogis s'attachent à connaître leur territoire, à déchiffrer ses signes et ses logiques. L'observation des animaux leur indique son état par leurs déplacements et leurs comportements, les forêts et les sources sont pour eux des espaces primordiaux car intrinsèquement liés à la vie animale et à leur protection. Les Kogis savent identifier les lieux qui contiennent les règles spécifiques pour gérer l'eau, les animaux... Depuis ces endroits, ils disent pouvoir soigner et préserver l'équilibre des autres espaces, avec des implications sur des territoires plus vastes, voire la planète et l'univers. Les Kogis se représentent le territoire comme un corps qui fonctionne à l'identique du corps humain, à une autre échelle de temps et d'espace. Les différentes fonctions sont reliées entre elles par des réseaux de circulation d'énergie et d'informations : réseau sanguin / rivières ; réseau respiratoire / vents ; réseau nerveux / failles géologiques, magnétisme ; système pileux / végétation ; squelette / roches... À l'image des points d'acupuncture, certains lieux sacrés constituent des points de contact et d'informations interconnectés qui irriguent ensuite l'ensemble du réseau. Le paysage devient un sujet avec lequel interagir pour garder un équilibre et pour que les communautés humaines restent en bonne santé.

Les Mamas et Sagas, chamans hommes et femmes, sont les autorités spirituelles, juges et médecins en charge du bien-être de leur communauté et de l'équilibre de l'univers. Formés dès leur naissance, ils passent les dix-huit premières années de leur vie essentiellement dans le noir, où ils apprennent à entendre les voix de la Terre. Leurs connaissances sont transmises de génération en génération.

Parmi ses missions, l'association *Tchendukua – Ici et ailleurs* souhaite « féconder les sociétés modernes par les sagesses ancestrales au service de la Vie ». Dans cet objectif, elle a invité en 2018 deux Mamas, une Saga et leur interprète à participer à un « diagnostic croisé de santé territoriale » dans le Haut-Diois. Deux d'entre eux quittaient pour la première fois le sol colombien ; les deux autres étaient déjà venus en France mais en ville, sur le lieu de leur conférence. Aucun des quatre ne connaissait le Haut-Diois.

1 Association Tchendukua : <https://www.tchendukua.org>

2 École Pratique de la Nature et des Savoirs : <https://www.ecolenaturesavoirs.com>

3 Cette citation et les suivantes sont extraites du livre « Kogis, le chemin des pierres qui parlent - Dialogues entre chamans et scientifiques » d'Éric Julien, Actes Sud, 2022, 11,50 x 21,70 cm, 304 pages, ISBN 978-2-330-16338-9, 21,50€.

Ont également été conviés une vingtaine de scientifiques : géographes, naturalistes, philosophes, réalisateur, anthropologues, astrophysicien, médecin, plasticien, ingénieurs... Nombre d'entre eux ont répondu à l'invitation, enthousiastes et conscients que notre science descriptive et analytique est bien souvent « devenue sèche et froide, en manque de sens et de vivant ». La période de bouleversements climatiques, sociétaux, politiques et économiques que nous traversons appelle un renouvellement du regard pour nous permettre d'appréhender autrement le réel, avec espoir et perspectives. Pour mener cette expérience, il importait de construire une relation de confiance et d'engager un dialogue ouvert, sans compétition, à partir des perceptions et informations lisibles dans un territoire parcouru ensemble.

Il ne s'agissait donc pas de chercher à décrypter la culture et les savoirs kogis avec un œil occidental dit « civilisé » mais, en dépassant croyances et préjugés, de considérer les Kogis d'égal à égal pour aller à la rencontre de connaissances et d'une vision du monde dont les outils de lecture et de compréhension sont très différents des nôtres, mais applicables hors de leur territoire. Les Kogis n'ont pas de formation scientifique, de cartographie ni d'écriture au sens où nous l'entendons. La proposition de rencontre s'est structurée sur un autre plan, rigoureux et rationnel : curiosité, doute, questionnement, formulation d'hypothèses. Les Kogis souhaitaient entrer en contact avec notre société occidentale pour partager leurs connaissances et échanger avec les « petits frères », selon l'appellation qu'ils donnent aux modernes que nous sommes et qui ne connaissent pas, ou plus, les lois de la nature. Deux univers qui s'ignorent allaient se rencontrer. Pourraient-ils s'inspirer mutuellement et imaginer ensemble un monde plus respectueux de la nature et des humains ? C'est le pari, sans garantie de résultat et sans a priori sur l'issue des rencontres, qu'a lancé cette expérience de diagnostic croisé sur la santé d'un paysage, donc de ses habitants.

Le Haut-Diois est dominé par le Glandasse à 2041 mètres d'altitude, au sud du massif du Vercors et au nord de la Drôme provençale. Il comprend la partie amont du bassin de la Drôme, avec un faible peuplement et deux tiers de sa surface en forêts. Comme dans nombre de vallées des Préalpes du Sud, la déprise agricole a contribué à la fermeture des paysages et à un renouveau de la vie sauvage. Le diagnostic de terrain a été organisé autour de trois sites : Le Villard, un site exploité jusque dans les

années 1950, entre le col de Cabre et La Comtesse, aujourd'hui propriété de l'EPNS ; la Vières, un territoire aujourd'hui délaissé mais travaillé et aménagé de longue date pour l'élevage et la production de noix, avec l'usage d'intrants chimiques ; un troisième site laissé au libre choix des Kogis.

Chacun est venu avec ses outils. Cartes, photos aériennes, archives, interviews, observations, analyses... pour une petite dizaine de scientifiques ; écoute des éléments qui composent le territoire pour les quatre Kogis, selon leur pratique habituelle.

La découverte du premier site commence par la traversée d'une forêt de hêtres et de pins noirs. Les Kogis repèrent rapidement deux montagnes jumelles qu'ils définissent comme un système équilibré avec une montagne reliée aux animaux de la mer en charge de la cristallisation de l'eau en sel, et la seconde associée aux animaux de la montagne en charge de la cristallisation de l'eau en neige. En écho, deux naturalistes confirment le fait qu'il s'agit d'une zone sédimentaire qui se trouvait au fond de l'océan il y a cent millions d'années. Plus tard, une habitante raconte qu'elle venait ramasser des coquillages dans la montagne que les Kogis ont décrite comme liée à la mer.

Arrivés sur le premier site, les Mamas et la Saga écoutent le territoire, ses sons, ses « sifflements », puis identifient un lieu qui fonctionne comme une porte d'entrée de la vallée et leur donne toutes les informations sur la sécurité et la protection du secteur. Comme avant d'entrer dans une maison, ils demandent l'autorisation de pénétrer dans le territoire par un rituel, sous le regard des participants. Face à une forêt de pins noirs, des pins d'Autriche fréquents dans la région, les Kogis ressentent qu'il y a des arbres égoïstes qui abîment le territoire et affectent les arbres autochtones. Des écologues rappellent que ces pins d'Autriche ont été plantés en 1860 pour limiter l'érosion des terres et les inondations à l'origine de dégâts importants dans la vallée. Cette essence frugale a été choisie pour sa bonne adaptation aux sols ingrats et aux sécheresses. Les pins d'Autriche sont en effet étrangers à la région, acidifient les sols et appauvrissent les sous-bois en empêchant la pousse de feuillus. La baisse de biodiversité végétale entraîne une perte de richesse animale. Cette forêt récente a joué son rôle de régulation des inondations mais empêché la Drôme de s'approvisionner en sédiments. La rivière s'enfonçait alors dans son lit, les risques d'érosion s'accroissent et les interventions humaines doivent se multiplier.

En passant devant des souilles, des zones boueuses

dans lesquelles les animaux se roulent de façon à étanchéfier le sol et créer de petites réserves d'eau, les Kogis estiment ces lieux de vie très importants, formant des points d'équilibre entre l'homme et la nature. Les scientifiques confirment que les animaux créent des souilles lorsqu'ils manquent d'eau. En moins de dix ans, six cents souilles sont apparues sur le plateau.

Les Kogis se montrent inquiets en présence des pins d'Autriche, voués à disparaître, mais aussi face à l'énergie négative des humains qui a permis cette transformation brutale du territoire. Par négatif, il faut entendre un manque de justesse par rapport aux lois de Sé. La Mère leur dit qu'elle va nettoyer ces éléments négatifs par le feu, la pluie, les tempêtes, les glissements de terrain... Les Kogis portent un regard critique sur nos lois, imaginées par les hommes puis imposées à tous par le biais de la colonisation. Pour eux, ces lois n'ont pas fondé le monde ni la vie, elles fabriquent des guerriers qui détériorent la nature et la perturbent. Ils constatent notre manque de connaissance et d'intérêt pour ces lois de la vie.

Les Kogis perçoivent que ces montagnes du Haut-Diois fonctionnent de la même façon que les leurs en Colombie, ce sont des montagnes « d'autorité ». Ils évoquent ensuite l'existence d'un continent unique qui regroupait l'ensemble des continents actuels, ce qui explique qu'en dépit de la fragmentation de ces terres, on puisse trouver les mêmes sites sacrés porteurs des mêmes fonctions à différents endroits du globe, et avec les mêmes liens. L'existence de la Pangée n'est validée par la science que depuis 1963 mais l'idée d'une unité du monde à partir d'une même origine fait partie intrinsèque de la tradition kogie, à l'instar de nombreuses cultures anciennes.

Les Kogis décrivent également certains phénomènes géologiques qui correspondent à ce que nous appelons la tectonique des plaques, active depuis plus de trois milliards et demi d'années. Quand ils sont interrogés sur l'origine de leurs connaissances, la réponse est immuable : ce sont les lois de Sé, transmises de Mama-Saga en Mama-Saga. Une réponse difficile pour les scientifiques.

À l'issue de cette première rencontre sur le terrain, ceux-ci partagent leur fascination et leur trouble face aux similitudes d'appréciation et à ces conclusions globalement concordantes, malgré des approches très différentes. L'appréhension d'ensemble reste cependant très dissemblable. Là où les occidentaux pensent avoir affaire à une nature préservée, les Kogis ressentent un territoire affaibli, malade, épuisé.

Dès leur arrivée sur le deuxième site d'exploration, les Kogis expriment leur malaise face aux pensées négatives qu'ils ressentent sur le lieu et qu'ils attribuent à l'exploitation agricole intensive récente. Ils décèlent également que les habitants plus anciens agissaient autrement et connaissaient les lois de la nature. Les premières traces d'occupation humaine dans la région sont datées de plus de cinquante mille ans. Ces premiers habitants auraient-ils dialogué plus facilement avec les Kogis qu'avec les modernes ?

Les Kogis se dirigent rapidement vers un piton rocheux au pied d'une falaise, en le décrivant comme un lieu très important qu'il s'agit de protéger. Sa fonction est de soigner les animaux en difficulté. Ils poursuivent seuls le chemin car l'énergie peut y être dangereuse pour ceux qui n'y sont pas habitués. Les toponymies sur la carte évoquent de sombres échos : « Rocher des pierres folles », « Pierres folies », « Bois des hommes morts »... Les Kogis partent faire des offrandes et se connecter aux eaux souterraines. À leur retour, ils sont agités. La montagne a exprimé ses blessures et ses souffrances, notamment au sujet de lacs souterrains à protéger en urgence car la modification des cours d'eau affecte les équilibres et la vie des animaux. Des paroles d'habitants sur des difficultés d'approvisionnement font écho aux propos des Kogis.

En redescendant du piton rocheux, ils parviennent à une zone humide où a été installé un captage d'eau, entouré de grillages et de barbelés, pour les villages en aval. Cet accaparement de la ressource fait réagir les Kogis qui ne comprennent pas que l'eau ne soit plus partagée avec les animaux. S'ils meurent ou partent, cela créera des déséquilibres puis des maladies. Une fois encore, les Kogis lisent un territoire profondément détérioré et proposent des conseils pour le soigner.

Ils désignent le troisième site de visite pour parler avec l'eau. Ce sera le Claps, un amas de blocs rocheux traversé de cascades. Les deux Mamas et la Saga sont préoccupés et se sentent mal : le site n'a plus d'énergie, vidé par trop d'aménagements et de destructions. « On dirait que vous ne pensez plus le monde. » Ils partent de l'autre côté de la montagne à la recherche d'une eau qui puisse communiquer et trouvent une source que la Saga écoute. En tant que femme, elle est reliée à la vie et donc à l'eau. Elle entend que l'eau est maltraitée. L'enfermement dans les tuyaux ou les barrages l'emprisonne et la rend malade, avec le risque qu'elle s'assèche car les composantes de la nature ne peuvent plus communiquer.

Cette première étape sur site est suivie par une rencontre en salle où le diagnostic de terrain des Kogis est présenté à une quarantaine de participants, habitants, acteurs locaux, représentants d'autres cultures autochtones d'Amérique du Nord. Dans cette assemblée se trouvent aussi une vingtaine de scientifiques. Sont abordés des sujets aussi variés que la géologie et les mouvements tectoniques depuis la formation de la terre, l'apparition de la vie, la géobiologie, l'eau, les abeilles, le son, le rythme... Les experts de chaque domaine présentent leur analyse, que les Kogis confirment. Tous parlent bien de la même chose, même si les Kogis ont une appréhension du territoire beaucoup plus globale avec des pratiques, des méthodes de travail, d'écoute et d'analyse qui nous échappent.

Les participants élaborent ensuite une cartographie sensible collective sous le regard d'une artiste afin de faire émerger les éléments majeurs du fonctionnement de ce territoire. Une première carte représente les reliefs et les rivières tels qu'on les voit ; une seconde utilise les modalités symboliques de représentation des Kogis pour montrer les dimensions invisibles, les missions de chaque lieu et leurs interrelations, au-delà des apparences. Cette carte sensible reprend graphiquement l'ensemble des éléments perçus sur le terrain par les Kogis afin que les scientifiques identifient clairement le système de repérage de leur tradition. Ce travail de représentation met en évidence la nécessité d'une connaissance fondée sur l'initiation aux lois du monde, dont découle pour les hommes le respect des différentes formes de vie dans un territoire. Pour les Kogis, nous avons oublié les règles de ce savoir et de ce respect, et la Mère Terre va se défendre par des changements climatiques, des épidémies, des tremblements de terre... La nature est nécessaire à l'humanité : dans une compétition entre l'humanité et la nature, c'est la vie qui aura le dessus. Les Kogis constatent que nous avons des connaissances mais qu'elles ne sont pas mises en pratique, elles restent des savoirs isolés qui ne sont pas ou trop peu mis en application. Si rien ne change, l'humanité ira au-devant de graves dangers. Rien ne se rétablira sans que nous retrouvions la dimension spirituelle qui doit revenir fonder nos systèmes politiques.

Les échanges nombreux qui accompagnent l'élaboration de ces cartes viennent bouleverser les conceptions occidentales du monde construites sur la séparation de l'humain et de la nature, le vivant comme vivier de ressources exploitables, la croissance illimitée, la sectorisation, la technologie comme solution unique, l'efficacité, la suprématie du principe masculin...

Nous pourrions être tentés de ne prêter attention qu'aux sujets sur lesquels Kogis et scientifiques se rejoignent et rejeter les représentations trop éloignées de nos schémas de référence, quand elles heurtent nos convictions et approches dites rationnelles. Mais cette attitude ne manquerait-elle pas de rigueur et aussi d'honnêteté ?

Depuis l'époque de la conquête occidentale, les peuples autochtones du Nouveau Monde ont été massacrés, réduits en esclavage, torturés, humiliés. Les Kogis ont préservé leur pacifisme et leur culture millénaire mais aujourd'hui encore, ils restent déconsidérés et méprisés. Pourtant, ils sont venus vivre cette expérience dans la Drôme en amis, sans rancœur ni moralisme. Leur capacité d'écoute et de soin ne concerne pas seulement leur territoire propre. En intervenant hors de chez eux, ils entendent aider l'ensemble de la planète, voire l'univers. Avec une générosité qui impose le respect, ils interpellent les présents pour comprendre pourquoi notre société agit aveuglément sur les territoires et comment nous comptons nous y prendre pour réparer ce qui a été abîmé. La parole partagée et l'écoute qui ont caractérisé ce diagnostic territorial rétablit leur autorité.

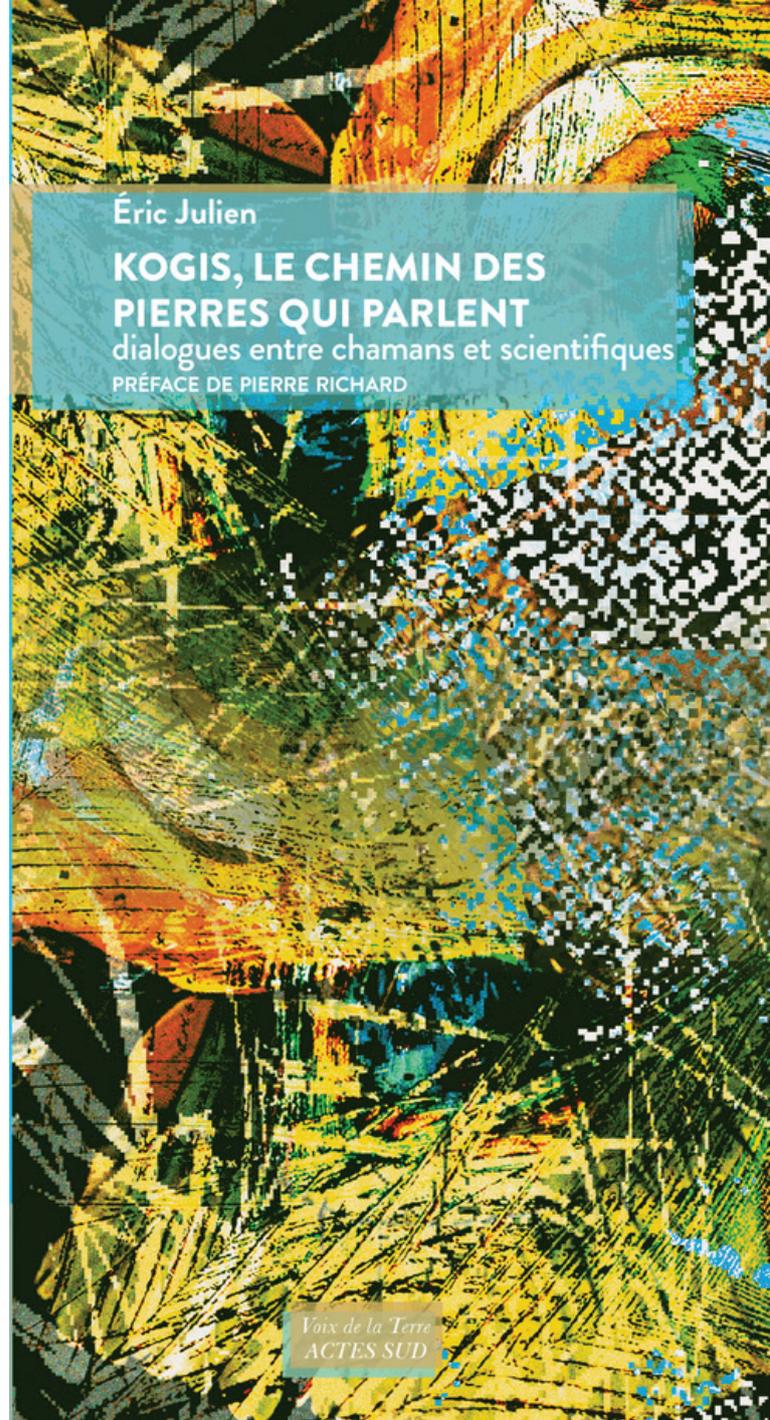
Même si nous ne pouvons appréhender la façon dont ils soignent leur territoire, les faits sont là. Les peuples autochtones ont su gérer leur biotope et écosystèmes pour perdurer dans le temps et sans les détruire. Un exemple récent. Pour lutter contre la production de coca, le gouvernement colombien a mis en place une politique d'éradication des cultures illicites en dispersant massivement du glyphosate par avion. Des terres kogies, dépourvues de plantation de coca, ont été empoisonnées par ce puissant herbicide. Quelques heures après l'épandage, les sources contaminées se sont tariées. Pour les Kogis, « la Mère [était] en train de rappeler ses enfants. Elle protège l'eau [...]. » Après des mois de soins et de rituels pour nettoyer la Terre, les Kogis ont rappelé l'eau pour que les sources soient à nouveau alimentées. « Et l'eau s'est remise à couler. » Nos regards, nos politiques et nos pratiques ont réussi à dévaster les écosystèmes terrestres et à en épuiser les ressources. Face à l'énormité des transformations que nous avons à mettre en œuvre et du fait de notre désarroi sur la façon juste de nous y prendre, pouvons-nous affecter d'ignorer l'approche des Kogis ?

L'expérience de cette rencontre est vécue par les participants comme une invitation à poursuivre l'exploration de nos liens avec les écosystèmes et les vivants, et à méditer sur le renouvellement de notre pensée et de notre façon d'habiter le monde. Il ne s'agit pas d'imiter les Kogis mais plutôt de « (ré)veiller la mémoire du vivant en nous ».

Ces confrontations et échanges entre chamans et scientifiques confirment la puissance de la rencontre à partir du moment, en particulier, où l'on part du terrain pour observer, apprendre, comprendre, réfléchir ensemble et tenter de créer de nouvelles représentations. Dans et par une telle expérience, la compréhension, le rôle et la place des paysages se déploient de façon concrète et opérante : ils ne sont plus seulement un facilitateur pour trouver des solutions d'aménagement et de transitions, mais en deviennent le fondement.

Ce témoignage ouvre de nombreuses portes pour interroger les pratiques et les centres d'intérêt du collectif PAP. Il serait intéressant de mieux connaître les établissements et lieux de vie kogis afin de comprendre leur fonctionnement, leurs principes et fondements. Qu'auraient-ils à nous dire, en retour, sur l'aménagement de notre territoire, l'organisation spatiale de nos villes, villages et espaces bâtis, et sur nos façons d'en prendre soin ? Sans revendiquer aucun corporatisme, on peut s'étonner qu'aucun architecte-urbaniste ni paysagiste n'ait participé aux échanges. Est-ce un hasard, une omission volontaire ou une absence de réponse de ces professions en charge de l'aménagement des territoires et de son amélioration ? Les pratiques agricoles pourraient également être interrogées de façon fondamentale, ainsi que notre approche souvent technique de la biodiversité, la notion de ressource...

Les cultures traditionnelles ont gardé un sens du sacré dans l'ensemble des actes de la vie, notamment leur façon d'habiter un lieu. Au fil d'un processus progressif de sécularisation, notre société occidentale a œuvré pour en évacuer le sens, en remplaçant les valeurs spirituelles par des valeurs civiles aujourd'hui noyées dans l'individualisme et le consumérisme. Peut-on dépasser les prises de conscience individuelles pour tenter de retrouver des valeurs collectives de respect du vivant sur lesquelles fonder nos actions et nos politiques ? Autant de questions dont l'exploration pourrait nous aider à bousculer les raisonnements, nous obliger à sortir de nos habitudes inconscientes et à prendre de la hauteur pour dépasser notre peur du changement.



« Kogis, le chemin des pierres qui parlent - Dialogues entre chamans et scientifiques » d'Éric Julien, Actes Sud, 2022, 11,50 x 21,70 cm, 304 pages, ISBN 978-2-330-16338-9, 21,50€.